

Correction de fautes

Sur le fond du ciel étoilé se détachait, telle une tâche noire, la silhouette du bâtiment de l'école. Par cette nuit de la pleine lune on voyait bien que deux gamins grimpaient sur le bouleau qui poussait juste sous les fenêtres de la salle de professeurs du deuxième étage. Arrivés par la corniche à une des fenêtres, ils en ouvrirent le vasistas avec un canif, après quoi le plus petit des deux, Filippov Petka, ou tout simplement « Filia », comme on l'appelait dans sa classe, s'y faufila et ouvrit la fenêtre de l'intérieur. Deux autres jeunes qui se cachaient en bas, derrière un grand lilas, surveillaient la cour de l'école. Quand les deux premiers furent à l'intérieur, ceux-là grimpèrent à leur tour, impatients de prendre part à cet événement du siècle, à cette « correction de fautes ».

Un grand garçon à la chevelure châtain, Yuri Lissotchkine, rentré deuxième, était plus grand que le premier et portait une veste courte avec une écharpe bleue. Une fois dans la pièce sombre, il se laissa tomber sur une chaise, fixa le mur d'en face. C'est que deux mois plus tôt, dans la même salle, il avait promis aux professeurs de ne pas sécher les classes. Ce jour-là, il avait contemplé le même mur où était accroché le portrait d'un type chauve au visage rond. Aujourd'hui la lune l'éclairait par intermittence, à travers les ombres mouvantes des branches du bouleau. Le gamin regardait le visage du dirigeant du pays, et, tout en caressant mentalement sa tête nue, l'implorait : « tu ne diras rien à personne, n'est-ce pas ? il ne faut pas le dire ! »

Entre temps Filippov ayant découvert dans un coin le plus éloigné, presque près de la porte, une grande armoire en bois. Il chercha la serrure, à tâtons, avec ses doigts nerveux de violoniste, puis ouvrit l'armoire avec une barre en métal. Les registres de toutes les classes y étaient alignés, tous bien numérotés avec de la peinture blanche.

- Attends-nous, - cria un autre, aux cheveux blonds, en pardessus beige et en casquette de la même couleur. C'était Serueï Bogdanov, le troisième du quatuor. En passant par la fenêtre, il avait renversé une pile de cahiers, et maintenant essayait de les ramasser.

Le quatrième, aux cheveux de jais, habillé juste en uniforme d'écolier, et une écharpe, Vovka Spivak, trébucha contre Bogdanov accroupi sous la fenêtre, tomba du rebord. Sa jambe fut coincée entre le mur et la table, et il n'arrivait pas l'en retirer.

- Chut ! - siffla celui qui était assis sur la chaise et « caressait » mentalement le crâne de Khrouchtchev.

- Il faut en prendre plusieurs, sinon ils vont tout comprendre, - continua-t-il se tournant vers Filippov.

Les gamins se dispersèrent dans le bureau, excités, se sentant vainqueurs de tous les profs du monde. Le fait d'être dans « le quartier général » de l'ennemi les grisait. Tout les intéressait, tout attirait leur attention. « Qu'y a-t-il sur la table, dans les tiroirs. A qui sont ces cahiers ? » Pourtant la lumière manquait et ils ne voyaient presque rien.

Sous les tables et les chaises alignées le long des fenêtres s'entassaient des chaussures de femmes. De l'autre côté de la pièce, les armoires de tous calibres montraient leur contenu à travers les portes vitrées. Dans le local planait l'odeur des chaussures et de la craie mouillée.

Sans attendre ses coéquipiers, Petka Filippov, qui était habillé avec une veste d'uniforme neuve, mais dont le col était coupé à la mode des Beatles, prit au hasard sept registres se trouvant du côté droit, les glissa sous sa veste et se dirigea vers la fenêtre. Tous les atomes de son orga-

nisme chétif tremblaient d'excitation, il avait l'impression de posséder des documents de la plus grande importance. Puisque le registre qu'il serrait contre sa poitrine, celui de leur septième « B », les condamnait tous à des bulletins semestriels fort médiocres – des « trois » partout, et pour lui-même un « deux » en math. Or, maintenant tout serait différent, maintenant ils auront une chance !

Tout à coup dans le couloir les garçons entendirent le bruit des pas – traînants mais s'approchant impitoyablement. Ce ne pouvait être que Vassilitch, comme tous l'appelaient un peu familièrement, le professeur des travaux manuels. Les enfants l'aimaient : Vassilitch ne fermait jamais les ateliers quand quelqu'un voulait y bricoler. C'était un vétéran de la dernière guerre où il avait laissé le bras gauche. Il n'avait pas de famille, et vivait à l'école, à côté des ateliers. Les gamins le rencontraient souvent dans le sous-sol, mais cette nuit, comme par malédiction, il était monté au deuxième, juste pendant leur « action ».

Personne n'était prêt à une telle fâcheuse tournure. Ils n'avaient aucun plan spécial pour une retraite imprévue, et la panique commença. Vovka Spivak, sans faire attention au bruit, sortit enfin de derrière la table accompagné du fracas assourdissant, un instant après il fut sur le rebord de la fenêtre. Tous les cahiers que Sergueï avait rangés, tombèrent par terre. Spivak avait crié quelque chose à Bogdanov et commença à descendre le bouleau, rapidement, comme un singe, n'utilisant que ses bras. Une fois en bas, il se leva et se sauva à toutes jambes.

Quelques secondes plus tard, en serrant contre sa poitrine les journaux de classe, le petit Filka monta sur le rebord de la fenêtre. Tout de suite il se rendit compte qu'il avait été facile de monter l'arbre et rentrer de l'extérieur, et à quel point il était maintenant difficile de faire le pas dehors, dans le noir, à cette hauteur ! Il n'avait pas le temps pour réfléchir, encore moins pour marcher avec attention sur la corniche jusqu'à l'arbre, et, sans réfléchir trop, il sau-

ta sur le bouleau, comptant attraper une des branches les plus proches. Sa veste se déchira, les registres tombèrent par terre, et lui, il resta suspendu à une grosse branche sans aucun espoir d'attraper une autre ou atteindre le tronc. Soit de la déception, soit de la peur ou de douleur, il commença à pleurnicher sans avoir le courage d'appeler au secours.

Dans le bureau des profs il faisait toujours noir. Bogdanov se cachait dans un coin, derrière les armoires, il ne pouvait rien voir, tandis que Yuri Lissotchkine attendait que Filia descende de l'arbre. Finalement, sans attendre plus, il se cacha derrière le rideau. C'est alors qu'on alluma la lumière.

Sergueï, comprenant qu'il allait être repéré se jeta vers l'armoire la plus éloignée qui contenait des cartes géographiques et des globes terrestres, en sortit le plus grand, et s'introduisit entre les deux étagères en se couvrant d'un grand plan de la région Arctique. En se tordant il réussit de refermer une portière, mais seulement une. Son cœur battait si fort qu'il songea un instant de sortir de son refuge : de toute façon il serait découvert et puni.

De dehors on entendait Petka Filippov pleurnicher et renifler.

Vassilitch alluma la lumière, s'arrêta une seconde sur le seuil de la pièce. De nombreuses lampes illuminèrent tout l'espace. Devant lui, au-dessus du rang des tables, les vitres des fenêtres réfléchissaient la lumière, sauf une qui était noire et laissait passer l'air froid. Le maître s'approcha de la fenêtre ouverte d'un pas rapide et assuré, regarda en dehors, vit le garçon qui se tenait à une branche, à bout de ses forces. Il se pencha, s'appuyant sur le rebord.

– Tiens-toi bien je vais t'aider. Sans trouver rien pour le secourir, il se pencha davantage, et lui tendit son unique bras, n'ayant comme appui que ses orteils qu'il bloqua sous le radiateur en fonte. – Tu l'as ? Vas-y, encore un peu !

De toute évidence, il n'avait même pas songé à ce que le garçon faisait là à cette heure. Le plus important

c'était de retirer ce malingre, sinon il tombait et se tuait : en bas, juste près de l'arbre, étaient stockés des blocs en béton pour faire des trottoirs à l'arrivée du printemps ; ils étaient bien éclairés par la fenêtre, et ce jeu de lumière les rendait encore plus redoutables.

Juste en ce moment Lissotchkine qui se cachait derrière le rideau en sortit et fit une tentative de contourner doucement Vassilitch pour se sauver de cette salle maudite... En entendant les pas derrière son dos, le maître, toujours penché, tourna la tête :

- Lissotchkine, qu'est-ce que tu fais ici ?

Tout s'écroula comme un château de cartes. Dire qu'il était presque dehors ! il ne lui était resté que quitter le lieu du crime sans attirer l'attention ! Maintenant on l'a reconnu. Il est perdu ! Une méchante vague de colère l'envahit - contre le petit Filka qui pleurnichait toujours derrière la fenêtre, contre ce minable infirme en veston élimé... Sans trop comprendre ce qu'il faisait, Yuri se glissa de nouveau derrière le rideau. Le maître bougea, fit un pas de côté. En ce moment le rideau se tendit en arrachant du mur les clous qui retenaient le lourd tringle auquel il était accroché. Soit Vassilitch avait marché dessus, soit... En tombant le tringle d'un bout heurta fort Lissotchkine sur la tête, tandis que l'autre bout vint atteindre avec encore plus de force le cou de Vassilitch. Le centre de gravité se déplaça, en une seconde les pieds du maître perdirent l'appui, se détachèrent du parquet... un instant après Vassilitch disparut dehors.

D'en bas Petka vit le corps du maître devenir mou, ensuite glisser, très lentement, le long du mur, puis tomber. Vassilitch n'avait même eu le réflexe d'attraper quoi que ce soit pour arrêter sa chute ; maintenant son corps était étendu sur les traverses en béton, il ne bougeait plus.

Terrorisé par ce qu'il avait vu, essayant instinctivement de disparaître, Filia se fit balancer sur sa branche, desserra les mains, attrapa une autre branche, puis en-

core une, manqua la suivante et tomba. Même si la hauteur n'était pas grande, il se blessa sérieusement. Boitant, serrant sur le ventre sa chemise déjà brune de sang, il s'approcha de Vassilitch. Les yeux du maître étaient ouverts, ils regardaient le garçon en face ; la vive lumière de la fenêtre du deuxième étage se reflétait dans ce regard immobile. Une flaque sombre grandissait sous la tête de Vassilitch. Petka toucha le liquide du doigt, huma. Ensuite respira l'odeur de sa main ensanglantée, bondit, voulut s'enfuir. Mais se ravisa se rappelant que, dans des films policiers, on disait que la dernière image vue demeurerait dans les yeux des morts. Cette réflexion le retint près du corps inanimé : sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il se mit à frotter de sa main les yeux de Vassilitch. Quelques instants après, soit pensant qu'il avait détruit les preuves, soit se disant qu'il faisait une bêtise, le garçon se releva, regarda autour, et, toujours boitant de la jambe droite, se traîna loin de ce lieu.

Ensuite ce fut Lissotchkine qui apparut dans l'embrasure de la fenêtre. Il s'assit sur le rebord, toucha sa tête de la main, regarda s'il y avait du sang. Puis, chancelant, marcha sur la corniche le long du mur. Comme une fine couche de glace la couvrait encore, il glissa une ou deux fois, mais ne tomba pas. Une fois sur l'arbre, en passant d'une branche à l'autre, il atteignit le sol où plusieurs registres de classes traînaient toujours. A l'écart gisait le corps de leur maître ; tout son visage, mais surtout ses yeux et ses joues était maculés de sang. Lissotchkine ne voulut pas s'y approcher. Il ramassa un ou deux registres, regarda autour de lui et partit.

Seulement une bonne heure après, le dernier des quatre quitta les lieux. En bas il vit le même spectacle terrifiant. Perdant la tête, il songea à appeler l'ambulance, mais comment le faire ? Il resta encore quelques minutes, hésitant, en regardant le corps. Ensuite, incapable de prendre une décision, il alla à la maison.